



| *Fièvre*
| Judy Quinn





Judy Quinn est née à Québec. En 2008, elle faisait paraître au Noroît son premier recueil de poésie, *L'émondé*. Depuis, elle a publié une dizaine de romans et de livres de poésie. Ses textes lui ont valu plusieurs prix, dont le prix Robert-Cliche du premier roman (*Hunter s'est laissé couler*) et le Prix de poésie Radio-Canada (*Six heures vingt*). Dans ses livres, elle interroge notre rapport aux lieux, ainsi que la mémoire et la filiation. Son dernier livre paru, *L'Étoile de la Montagne* (Leméac, 2024), imagine un monde où les frontières tombent.

Du 24 août au 6 octobre, elle était en résidence d'écriture dans la ville de Bucheon, en Corée du Sud. Cette résidence faisait partie d'un projet de résidences circulaires entre cinq villes littéraires de l'UNESCO, dont Bucheon et Québec.



Il y a, à mon arrivée, quatre paires de sandales disposées à différents endroits dans le petit appartement. Quelqu'un habite déjà ici. Je constate, en en essayant une paire, que cette personne porte la même taille que moi. Je les retire et range tout cela dans une pièce sans fenêtre qu'on a destinée à l'écriture. Il reste encore une autre paire, bleue, sur le balcon vitré. Je fais quelques pas avec les sandales aux pieds, je regarde les façades multicolores, désertes, le ciel gris entre les tours.

*

Une dame marche à reculons. Est-il possible que, dans le monde à l'endroit, nos destins se croisent ?

*

Tous les jours, une jeune femme vient faire le ménage dans l'appartement. Cela me rend triste, j'évite de la regarder, ce qui ne fait qu'aggraver les choses. On dirait qu'elle fait son possible pour ne pas faire de bruit pendant que je tape à l'ordinateur. Je repense à l'époque où, jeune mère, j'ai été gardienne d'enfants, couturière, puis vendeuse dans une boutique de vêtements. Je ne sais pas si j'ai le droit de comparer nos deux situations : moi dans le passé, elle dans le présent, moi au Québec, elle en Corée du Sud. Je ne sais pas si elle peut espérer mieux. Je voudrais ne rien salir, ne pas perdre mes cheveux. Quand elle est repartie ce matin, j'ai essayé de lui dire merci en coréen, mais je cherchais mes mots et la porte s'est refermée sans qu'elle ait entendu une seule réponse à son au revoir.

*

Vu des gens fumer leur cigarette sous des ponts, dans des culs-de-sac obscurs, à l'arrière de restaurants, en groupe comme pour se donner du courage, sur leur bicyclette devant un stationnement vide. Moi aussi je cache quelque chose qui est visible pour les autres. J'ignore ce que c'est, mais je vois dans les yeux étrangers que cela n'a rien de très original.



J'écris pressée par le temps, alors que je n'ai pratiquement que ça à faire. Les yeux furtifs, je regarde de-ci de-là, comme s'il me fallait attraper un ballon en plein vol. Je fais des fautes, rature sans me relire, je suc. Je marche dans les carrefours bondés, humides, sous les enseignes qui clignent, j'entre dans des métros bondés aussi, je mange des repas épicés ou frits debout à des comptoirs étroits, je me remets en marche. Quand je trouve un endroit pour écrire, je le quitte aussitôt vomis les quelques mots qui me viennent comme une fièvre.

*

Je me rends au Sangdong Lake Park pour profiter de la fraîcheur du soir. Des centaines de marcheurs ont envahi le sentier ceinturant le lac. Je suis seule à m'asseoir. Ils avancent tous rapidement, certains aidés de mouvements de bras mécaniques, deux par deux, mais plus souvent seuls, sans leur cellulaire qu'ils ne quittent pourtant jamais. Leur regard semble fixé sur quelque chose de plus petit encore, une pointe de lance, le chas d'une aiguille par où devra passer tout leur corps. Après quelques minutes, étourdie, je me relève, fends la foule. Les gens circulent tous dans le même sens. Je ne sais pas comment rejoindre la sortie sans revenir sur mes pas. J'ai l'impression de commettre une grande faute, et que le repos tant cherché me sera encore refusé.

*

Une serveuse s'approche très près de moi, pose sa main sur la mienne et me fait comprendre que je dois cesser d'écrire et manger, uniquement manger.

*

Au coucher du soleil, je me baigne dans la mer.

Des avions passent au-dessus de la baie.

Un jeune homme accompagné d'une fille écrit quelque chose dans le sable, puis l'efface.

J'ai pensé que je venais de la lune et que j'avais tout oublié.



Chercher un cadeau, une pensée. Trouver un homme endormi. Des gens qui discutent après le travail. Une table de quatre vide. Le cafard. Des chaussures et un parapluie mouillés. Pas de messages. Chez moi c'est hier.

*

Je ne sais plus parler français ni anglais. Quand on m'adresse la parole, je réponds par des sons et des gestes : pointer, sourire, hausser les épaules. Les autres aussi font cela. C'est étonnant comment j'arrive à les comprendre et comment ils arrivent à me comprendre. Tandis que j'écris, je me demande si mes mots ne font pas que brouiller ces belles éclaircies.

*

Avant d'avoir entendu la voix, je n'avais pas encore remarqué le haut-parleur au plafond de mon appartement. La première fois, il était vingt et une heures. C'était une voix de femme. Elle résonnait très fort, comme si l'on voulait m'avertir de quelque chose, mais rien de grave, ou que l'on m'avait prise en flagrant délit, et je retournais dans ma tête ce que j'avais bien pu faire au cours des dernières heures. Le monologue a duré une minute environ. Ce matin, je dormais quand elle a retenti pour la troisième fois. Je n'ai pas ouvert les yeux. J'ai demandé à la personne avec qui j'étais ce que ces mots signifiaient. Au réveil, je ne me rappelais plus ce que cette personne avait dit.

*

À toute heure du jour, ils sont nombreux à s'endormir, bercés par le roulis du métro. Jamais, de ce que j'ai vu, leur tête ne retombe sur l'épaule du voisin. Ceux et celles qui dorment en position debout ne lâchent pas la poignée ou la barre à laquelle leur corps est pendu. Devant leur gobelet de plastique, au café, il y en a encore qui plongent dans le sommeil. Qui oserait les réveiller ?



Récemment, un homme a cherché à passer en Corée du Nord en s'échappant d'un bus touristique qui fait la visite de la zone coréenne démilitarisée. Dix ans plus tôt, il avait réussi à fuir la Corée du Nord au péril de sa vie. Il a dit aux autorités que la vie en Corée du Sud était trop rude, qu'il fallait travailler énormément pour gagner de l'argent et manger, alors qu'en Corée du Nord la nourriture était distribuée.

*

Cet amour des peluches et des petits chiens. De ce qui est doux au toucher, de ce qui est mou, fragile. Dormir sur des matelas durs comme du bois. Cajoler en secret.

*

Les personnes de mon âge ont toutes vécu la dictature. J'essaie d'en retrouver la trace sur leur visage. C'est absurde. Qu'est-ce que je cherche ? Je me demande si pour elles les choses ont changé. Dans la vie de tous les jours, craignent-elles encore de dire le fond de leur pensée, même à leurs proches ? Leur visage sans rides fait-il partie d'un mécanisme de protection ? Junga me dit que j'ai tout faux. Cette retenue dans l'expression est plutôt liée à une forme de respect. On a conscience qu'on pourrait déranger l'autre. « Non, me dit-elle, les gens ont oublié la dictature. Ils ont fait un trait sur leur passé, c'est bien ça le problème. »

*

Ce matin dans le métro, encore vu une femme ayant d'épaisses cicatrices au poignet gauche. Les autres étaient jeunes. Celle-ci avait mon âge.



Certaines vieilles dames sont d'une grande gentillesse avec moi. Dans le bus, elles prennent mon sac sur leurs genoux, elles veulent absolument m'expliquer un chemin même si elles ne parlent pas un mot d'anglais, insistent pour que je prenne la place qui se libère et me la réservent avec la main. J'ai l'impression qu'elles sont les seules à reconnaître qui je suis : une femme, comme elles, ayant mis au monde des enfants, préparé les repas, lavé, les mains rudes, le front plissé. Elles sont les seules à me voir.

*

Soyoung et moi, nous visitons le Musée d'art graphique de Bucheon. Je dessine un personnage debout sur une montagne, portant une étoile au milieu de la poitrine. Dans le ciel, il y a une autre étoile, très grosse, et en bas de la montagne, une forêt de sapins avec quelques éboulis. Ensuite, sur une balançoire accrochée dans une salle d'exposition, j'essaie d'aller le plus haut possible, je pense à la forêt de Saint-Raphaël où j'ai passé près de dix ans de ma vie, le jardin, les enfants, comme il faisait noir quand nous arrivions le soir puis, après avoir ralenti un peu, je saute dans le vide. La vidéo que Soyoung en a faite ne montre pas le moment où les deux étoiles se superposent.